

BÉNÉDICTE DUPRÉ LA TOUR

TERRES PROMISES



les éditions du Panseur

#20

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2024

DÉPOT LÉGAL : JUIN 2024

ISBN : 978-2-490834-21-1

www.lepanseur.com

« C'est l'imaginaire tout entier qui est colonisé. »
Bénédicte Dupré la Tour

- ELEANOR DWIGHT -

C'était jour de paie pour les vachers des plaines. Au bord du lit, Eleanor Dwight remontait son bas le long d'une jambe brune. La chambre sentait encore le mauvais tabac que l'homme de la veille n'avait pas cessé de chiquer. Il n'avait pas cessé, hormis pour cracher un jet noir dans le bassin avant de se vider plus bas, les yeux écarquillés de stupeur.

Eleanor en avait trop vu pour se souvenir des visages. Tous venaient avec cette même odeur pestilentielle. Cette nostalgie du refuge maternel. Ils souillaient tout ce qu'ils touchaient. Et s'ils avaient pu croiser son regard lorsqu'ils faisaient en elle, ils se seraient recroquevillés comme des feuilles sous le soleil du désert, consumés par la lumière de la vérité. Mais toujours, elle fermait les yeux, l'immense mépris enclos sous ses paupières.

C'était jour de paie pour les vachers des plaines.

C'était jour de peine pour les filles de joie.

Dehors, des cavaliers mettaient pied à terre, ils s'agitaient devant l'établissement, parlaient fort, grossièrement, sûrs d'obtenir leur part avec le fruit des transhumances. Ils claquaient la croupe des

bêtes, leurs bottes cinglaient les planches comme pour la bataille qui bientôt se livrerait dans la grande salle enfumée, puis dans les chambres à moitié closes. La bataille aurait lieu jusqu'à l'aube et les vaincus, vidés de leur argent, de leurs humeurs, s'en iraient hagards et sans but, dans les rues désertes encombrées d'excréments.

Eleanor Dwight remontait ses bas reprisés, des bas qui ne connaissaient que la grande salle et le lit, le lit et la grande salle. Elle s'observa dans le petit miroir qu'elle tenait de Wendy Sparrow, sa chère sœur de silence. Elle l'aimait plus encore que son propre sang. Sœur de misère, sœur des mauvais temps. Sa coiffure s'affaissait, de grandes mèches sombres s'échappaient sans vraiment défaire l'ensemble, comme les planches éparses d'une vieille maison qui peine à s'effondrer. Le tain du miroir était voilé. Eleanor passa le doigt sur son reflet en murmurant les restes d'une antique berceuse.

Dans le couloir, les filles s'affairaient, se grimant d'un sourire, s'armant de ce qu'il faut de courage pour supporter de le faire sans désir et sans choix. L'alcool était salubre, grisant les esprits éteints, échauffant les corps revêches, il donnait le nécessaire pour descendre les marches menant à la grande salle, le nécessaire pour le faire sans être vraiment présentes et se dire le lendemain que ça n'était qu'un mauvais rêve. Que le dégoût était dû à l'alcool, à l'alcool seulement.

Dans la grande salle, les hommes s'abreuvaient comme des bœufs en urinant sous les tables, se battaient puis payaient des tournées générales.

Bientôt, Joshua Baldwin l'appellerait pour qu'elle s'exécute, qu'Eleanor fasse ce qu'elle était censée faire dans cet établissement qu'aucune fille ne pouvait quitter sans son autorisation. Il tenait son affaire comme un busard, réclamant chaque semaine aux pensionnaires une somme toujours plus importante pour la chambre, les repas et l'alcool, de sorte que toutes étaient en dette, et qu'aucune ne pouvait plus partir sans que ce dernier appelle le prévôt Monroe, un homme sec comme une croix qui aimait à dire que la loi s'appliquait à tout le monde, même aux femmes perdues. Le prévôt Monroe n'avait pas intérêt à ce que les filles s'en aillent. Joshua Baldwin lui donnait une somme conséquente tout en le laissant consommer de son commerce à sa guise. À la tombée de la nuit, le prévôt Monroe quittait son office et se rendait à pas lents à l'auberge pour mener sa mission, disait-il, et garantir la tranquillité. Il se retenait de hâter le pas, incapable de renoncer à cette brûlure intérieure qu'il n'arrivait jamais à étouffer.

Monroe visitait tous les soirs la chambre d'Eleanor Dwight. Elle était d'une nature sauvage, et rien n'est plus enivrant pour un homme de loi que de faire plier la nature à sa volonté, la contraindre selon son ordre, pour que la paix règne partout, la paix d'un corps contre la ruine d'un autre. Le prévôt Monroe obtenait sa part dans un cérémonial dont

il ne pouvait plus se passer, pointant son arme sur la tempe d'Eleanor puis dans sa bouche, tout le temps que durait son plaisir. C'était devenu une danse connue de l'un et de l'autre, une danse de fer et de chair, qui prenait fin sans que jamais la poudre ne crache, sans que jamais la menace ne soit mise à exécution. Depuis tant d'années, Monroe ne voulait qu'Eleanor, et toujours, la danse du canon lui donnait satisfaction. Il connaissait tout de la ville. Sans doute pensait-il tout connaître des prostituées. Il viendrait ce soir avec son emblème astiqué par ses crachats. Il pousserait les portes battantes de l'établissement, comme en terre conquise.

Plus qu'à l'accoutumée, Eleanor s'apprêta. Du fard sur ses paupières. Des lèvres vermeilles. Le parfum l'enveloppait d'un capiteux mouvement. Elle piqua, dans sa coiffe, une fleur de crêpe qui ne pouvait ni être cueillie ni se faner, une fleur sans odeur, sans fraîcheur et sans âme : un simulacre planté dans ses cheveux comme un appât.

*

Glenn Foster l'avait perdue aux cartes. Il avait misé l'or, les chevaux, les armes, le paquetage, le médaillon, son chapeau et ses bottes, il avait joué jusqu'à l'aube, persuadé à chaque tour de se refaire toujours. Il se retourna, cherchant quelque chose à

gager, quelque chose qui lui appartenait encore, il ne trouva plus rien. Cependant, le joueur qui venait de remporter sa fortune lui demanda de miser Eleanor. Elle étouffa un cri. Foster la saisit à la taille, la força à s'asseoir sur ses genoux. Elle protesta, mais Foster serrait toujours plus fort.

Il joua Eleanor, car elle lui portait chance. Il était bien certain de gagner, il pensait que le sort cesserait de s'acharner sur lui, que les cartes soudain tourneraient en sa faveur, portées par une mise de sang qui ne pouvait qu'infléchir la destinée à son endroit. Toute la partie durant, entre ses mains moites, les cartes poissaient comme si elles voulaient lui échapper, et voilà qu'en misant Eleanor, il reprenait son assurance. Son adversaire remit en jeu ce que Foster venait de perdre. L'or, les chevaux, les armes, le paquetage, le médaillon, le chapeau et les bottes. Il les remit en jeu, y ajoutant une broche ornée de pierres vertes. Les cartes s'abattirent. Foster l'emporta. Comme un enfant, il sauta en l'air en riant, libérant Eleanor. Il avait gagné, ne l'avait-il pas prédit ?

Debout, les bras croisés, elle l'observa ramasser son gain, ranger les cartes et, lorsqu'enfin il leva les yeux vers elle, des yeux rieurs, il n'eut en retour qu'une infinie froideur. Il tapota son genou, l'invitant à s'y rasseoir, mais elle resta immobile. Il insista et prit une voix douce pour la faire revenir à lui, sa voix des premiers temps, mais elle sonnait faux, voilant l'ordre qu'en creux elle contenait. Eleanor recula lentement jusqu'à la chaise du perdant, sans

cesser de fixer Glenn Foster. Lorsqu'elle se trouva à hauteur de Monroe, elle posa une main sur son épaule, et Monroe saisit cette main devenue sienne. Foster voulut s'en offenser, s'écrier : cette femme est à moi ! Mais il vit briller, dans le revers du manteau de Monroe, l'éclat d'un emblème métallique, et il se ravisa. Eleanor accompagna Monroe vers les chambres, laissant Foster à table, refait et déconfit. Il l'avait jouée. Il l'avait perdue.

*

Les villes naissaient plus vite que les hommes, là où les étendues vierges dépassaient l'entendement. Elles surgissaient comme des illusions. Hier rien, et le lendemain, une rue principale flanquée de baraques, de tripots, de chariots et de tentes grises claquant au vent. Il suffisait d'une rumeur, qui enflait de collines en vallées, passait les montagnes, pour que se forment des colonnes d'aventuriers prêts à creuser leur tombe si de l'or se trouvait au fond.

Hier rien, et le lendemain, ils affluaient comme des abeilles affolées par un rayon de miel tombé à terre. Ils bourdonnaient en un essaim toujours plus gros, s'activant à défigurer la terre, perforer l'immensité à coups de pioche. Ils défendaient leur lopin en dormant sur des planches, le fusil allongé contre eux, un fusil froid sous la couverture humide,

seul compagnon des nuits glacées où les étoiles semblaient des flèches pointées par milliers vers leur trou boueux.

Il n'y avait qu'une fébrilité à retourner le lit des rivières, à broyer la roche pour en extraire la sève dorée, à faire sa place dans le borbier et à la défendre à coup de pelle, de pied. Le soir, le dos rompu, les ongles noirs, les orpailleurs épuisés buvaient pour oublier qu'en ces lieux, l'aventure n'était plus qu'un incessant labeur, une journée à puiser des flancs de la terre juste assez pour payer leur alcool.

Nulle part dans ces déserts ne se trouvaient de femmes. Quelques cantinières en offraient une grossière reproduction. Ces matrones au cou épais, sentant l'ail et le vinaigre, vociféraient sur leurs marmites et sur la file des hommes hagards qui leur tendaient l'écuelle.

Lorsqu'Eleanor Dwight mena son cheval le long de la rivière éventrée par les pioches, aux abords de cette ville furieuse, enfiévrée par la quête de richesses enfouies dans les profondeurs, elle secoua sa riche chevelure bouclée retenue sous une capeline. Elle sut qu'ici, en ces lieux rudes et sans confort, en ces espaces primordiaux où s'acharnait l'humanité rageuse, elle pourrait exploiter un filon intarissable : la solitude des hommes.

En amazone sur sa monture alezane, elle allait au pas. L'animal sentait déjà l'approche de l'abreuvoir ; elle le contraignit à une allure lente, rassemblée. Le cheval soufflait son écume, parcouru de frissons,

mais restait obéissant aux impulsions de sa maîtresse, et ses sabots claquant la pierre offraient une musique métallique qui faisait dresser les corps harassés s'activant dans les trous. À son passage, l'ouvrage soudain cessait. Le vrombissement cessait. Les têtes se levaient, noires et suantes. Seule comptait la contemplation d'une silhouette de poupée aux cheveux de nuit s'avançant, frêle et décidée, en ces lieux oubliés pour en prendre possession.

La jeune Eleanor Dwight s'arrêta devant l'établissement dont les planches semblaient les plus solidement clouées à l'ossature. Des groupes s'aggloméraient déjà à quelques mètres, murmurant entre eux d'indiscernables propos. Elle mit pied à terre, s'adressa à l'assistance : pour ces beaux messieurs, elle chanterait ce soir, dans la langue du Monde Ancien. Elle chanterait et donnerait à chacun un peu de chance pour trouver ce qu'ils cherchaient. Elle porterait chance aux beaux messieurs, dans toutes leurs entreprises. Elle entra dans l'établissement sous les acclamations.

Mary Ferguson, une large femme, l'accueillit avec avidité. Ici, elle serait bien reçue, elle aurait une chambre avec tous les jours des draps frais séchés sur l'herbe, elle disposerait de sa propre baignoire, et d'une table à sa mesure, avec des couverts en argent. On aménagerait une estrade. Dès ce soir. On ferait venir un violon. Non, elle n'aurait pas à payer la chambre, la maison lui offrait le gîte et le couvert. Elle n'aurait pas à payer tant qu'en bas,

dans la salle, on se presserait pour l'entrevoir. Mary Ferguson n'avait que faire des bienséances, elle savait ce qu'était Eleanor, elle savait quelle sorte de créature venait de mettre un pied dans son établissement, mais elle la traita comme une dame de haut rang, car nulle part alentour, on ne trouvait une telle insolente beauté, un pareil éclat d'une si brève humanité. Eleanor Dwight conclut son affaire avec Mary Ferguson, pendant que Jack Ferguson – un petit homme rond – vidait les crachoirs en jetant des regards obliques vers deux fortunes en marche.

*

Histoire à suivre dans
Terres Promises
premier roman de
Bénédicte Dupré la Tour



www.lepanseur.com